

janv à mai 91

n°ISSN 0181-1800

N°47

Alarme

FERMENT OUVRIER REVOLUTIONNAIRE

5F

“ PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSONS-NOUS, SUPPRIMONS LES POLICES, LES ARMEES,
LA PRODUCTION DE GUERRE, LES FRONTIERES, LE TRAVAIL SALARIE
ARMES, POUVOIR, ECONOMIE AU PROLETARIAT. ”

A LA GUERRE COMME A LA PAIX:

GUERRE DE CLASSE !



A LA GUERRE COMME A LA PAIX :

GUERRE DE CLASSE !

L'invasion et l'annexion du Koweït par l'Irak constituent un acte de brigandage international tout à fait ordinaire. Les USA au Vietnam, à Grenade ou à Panama, la Russie en Afghanistan ou dans les pays baltes, Cuba en Angola, la France et la Lybie au Tchad, Israël en Palestine, la Syrie au Liban, bref, tous les Etats chez les autres.

L'invasion, l'annexion et le pillage sont des pratiques anciennes entièrement liées à la constitution de l'Etat.

La différence avec les temps passés est double. Tout d'abord le pillage des pays voisins ou lointains n'est pas le mode principal d'acquisition de richesses. Ensuite le mode de production de la richesse est depuis au moins ce siècle partout le même en ce monde : le capital est valorisé par le travail, la quantité et l'intensité du travail gratuit fourni par les prolétaires (qu'ils soient conscients ou non de leur "qualité") au capital s'accroît toujours plus massivement et monstrueusement.

Les forces capitalistes et parmi elles l'Etat, se disputent violemment la gestion de la production et l'accaparement des richesses. Cette violence est inhérente à leur genèse, basée sur l'expropriation violente, militaire et despotique, des propriétaires individuels des moyens de production. La guerre pour des objectifs financiers ou géopolitiques est non seulement une manifestation normale du capitalisme, mais aussi une manifestation nécessaire à sa reproduction.

La guerre est aussi l'occasion d'éliminer les prolétaires en surnombre, de mater ceux qui se rebellent et d'asseoir plus fortement l'abrutissement nationaliste parmi eux, qui n'ont pas de patrie.

Pays agresseur ou agressé, agression légitime ou illégitime, c'est tout un car la guerre ne se fait pas pour respecter ou faire respecter un code moral mais pour confirmer la domination d'une seule loi : la loi du capital. Emirs flambeurs, dictateurs moustachus, respectables démocrates, tous ont envoyé et enverront mourrir sur le front militaire ceux dont on n'a pas besoin au front de la production. N'en déplaît aux pacifistes, la guerre n'est pas une "connerie". Seuls des défenseurs acharnés de cet abject monde, comme le sont le P"C" et ses suiveurs gauchistes, peuvent essayer de faire croire que ceci est une "erreur" alors que le Moloch capitaliste vit de la sueur et du sang des enfants de la Terre.

Criailleries patriotiques et bêlements pacifistes expriment une même adoration du capital ; les unes pour son aspect tonnant, destructeur et massacreur, les autres pour son aspect souverain, exploiteur et oppresseur.

Rendus identiques aux autres exploités de ce monde, par le fait-même de notre exploitation commune, nés anationaux et sans-patrie par le fait-même que le capital dépasse les nations et ridiculise les patries, nous n'avons pour emblème que notre identité, mais c'est une force planétaire. Elle signifie la fraternisation des troupes, le refus de partir au front, le refus de la production capitaliste, de l'exploitation.

Nous ne défendons pas la paix de ce monde, car sa réalité c'est, tous les jours, notre exploitation et notre oppression.

Nous ne défendons pas la guerre ni un camp quelconque de ce monde, car sa réalité, c'est notre oppression et notre anéantissement.

Nous appelons à la défaite des patries, à la défaite des nations, à la défaite des Etats, tous exploités, oppresseurs et destructeurs de nos existences.

Nous appelons au DÉFAITISME RÉVOLUTIONNAIRE en temps de paix comme en temps de guerre, sur le front de la production comme sur le front militaire, à la transformation de la guerre économique ou militaire du capital en guerre civile révolutionnaire. Il faut détruire ce monde qui nous propose de choisir entre une longue survie opprimée et une mort rapide et horrible.

PROLÉTAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSONS-NOUS,
SUPPRIMONS LES POLICES, LES ARMÉES, LA PRODUCTION DE GUERRE,
LES FRONTIÈRES, LE TRAVAIL SALARIÉ

ARMES, POUVOIR, ÉCONOMIE AU PROLÉTARIAT.

SOMMAIRE :

PAGE 2 : A LA GUERRE COMME A LA PAIX : GUERRE DE CLASSE

PAGE 4 : LE NOUVELLE ORDRE MONODIALE ?

SABRE, GOUPILLON ET PROPAGANDE CONTRE LE PROLETARIAT

PAGE 8 : LA VRAIE FORME DE L'ORDRE AU GRAPHE

PAGE 10: G7 + 1 : LES TAXIS DE LA MANNE

PAGE 13: MERCENAIRES EN SOLDE

PAGE 14: RESURRECTION ET MORT DE LA FOI

LE NOUVEL ORDRE MONDIAL ?

SABRE, GOUPILLON ET PROPAGANDE

CONTRE LE PROLÉTARIAT

Le nouvel ordre mondial est arrivé. On ne peut qu'admirer la concision toute militaire de ce produit qui case deux mensonges (au moins) en trois mots. C'est moins fort que quatre mensonges en quatre lettres (URSS), mais on sent bien que les oligarques progressent tous les jours en langue de bois. L'effondrement du bloc de l'Est laisse le champ libre aux puissances de second ordre pour tenter maintenant de se tailler de petits empires régionaux. Un tel effort de leur part dépend essentiellement de l'ampleur des enjeux de stratégie économique, face aux groupements d'intérêts existant déjà, et de la soumission des prolétaires jetés à ces occasions dans le brasier de la guerre, tant sur le front de la production qu'aux premières lignes de combat.

Lorsqu'un aussi vaste complexe de domination capitaliste s'effrite, cela crée un véritable appel d'air pour de nouveaux candidats capitalistes à la domination des portions les plus intéressantes (qu'elles renferment des matières premières, des outils de production ou des réserves de main d'oeuvre). Les rapaces se disputent les morceaux de la puissance affaiblie ou moribonde, les anciennes zones d'influence se décomposent et vont graviter vers un nouveau réseau plus puissant ou essaient de former à leur tour un plus ou moins grand "Dominion".

Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale jusqu'aux années 90, toutes les tentatives de création de complexes ou d'alliances capitalistes se sont soldées par l'agrégation au bloc yankee ou au rival russo-stalinien. La lente paralysie du second (1) a d'abord vu les zones les moins fermement asservies s'en détacher pour passer de l'autre bord, puis peu à peu, la débâcle a gagné jusqu'aux marches de la Russie et les fissures menacent le centre lui-même, incapable de s'adapter à la crise qui le menace depuis longtemps (2). La menace a pesé sur le bloc stalinien avant même sa constitution, puisqu'il s'est moulé sur l'armature rigide et indéformable de la contre-révolution issue et victorieuse de la révolution mondiale entamée en Russie.

Ainsi, les appels de l'Allemagne à la Russie et au Japon (un vieil axe ..?), la marginalisation de l'Europe par les USA lors du conflit avec l'Irak, la lutte entre tchèques et slovaques, l'oppression des abkhazes par les géorgiens (alors qu'ils n'ont même pas liquidé l'occupation russe), la tentative irakienne de constitution d'une puissance pétrolière significative, etc. ont-ils tous la même origine (la situation russe) et représentent chacun une variété de la foisonnante lutte de tous contre tous qui caractérise le capitalisme.

On peut temporairement résumer la situation en disant que l'unité

du capital s'oppose à l'unité du capitalisme. Cependant, une désespérante unité du Capital ne saurait exister, sinon religieusement, dans les communiqués de presse l'identifiant à la liberté. Tel la sainte trinité, il se décompose en autant de forces antagoniques. Le capital constant, moyens de production déjà accumulés ou découverts, le capital variable, travailleurs produisant et reproduisant leur force de travail présente et future (avec ses propres lois démographiques), produisant et reproduisant le saint-esprit du capital, la plus-value, valeur nouvelle ajoutée au capital déjà existant par la force de travail de ceux qui n'ont que cela dans leur vie : les prolétaires.

L'unité du capitalisme ne peut se faire qu'en niant le caractère unitaire du capital, en y reconnaissant un ennemi irréductible et dissolvant : le prolétariat. Ce qui unit les capitalistes, autrement en guerre permanente les uns contre les autres, c'est l'action du prolétariat et la réaction contre ses propriétés : médiatisation de la pensée contre immédiateté de la praxis, parcellisation et éclatement de l'individu contre totalité de la personne et unité collective.

Tout affaiblissement dans le complexe capitaliste doit se comprendre comme résultat de cet antagonisme permanent, même et surtout si les charognards viennent se repaître du cadavre d'un des leurs. C'est d'autant plus important qu'il s'agit actuellement du coeur de la dernière contre-révolution, la plus longue et la plus profonde que la classe ouvrière ait jamais subie. Cet affaiblissement incite les prolétaires à se manifester contre le capital et à manifester l'unicité de leur condition, gage de leur unité et de l'absence de toute autre force pour mettre à bas l'oppression fondée sur l'extraction de plus-value, et de toute oppression par là-même.

Si croire en l'unité du capital est une illusion majeure, la religion s'empresse de lui donner toutes ses lettres de bassesse. Toutes confessions confondues, elle défend bec et ongles cette unité, niant les antagonismes qui la traversent, et ne reconnaissant que la démocratique communauté des croyants, tous égaux devant leur dieu. Les religieux vitupèrent contre les excès du capitalisme et contre le stalinisme (projetant là une illusion à double détente puisqu'ils baptisent communistes les meilleurs assassins du communisme).

Ce discours, si banal qu'il a retentit dans les bouches de Pétain, De Gaulle, Hitler ou Roosevelt, connaît un regain notable, et promet islamiquement ou chrétiennement le salut pour tous les justes qui sauront se soumettre à l'injustice de ce monde. Ce recours au vieil et onctueux cataplasme déiste est le juste retour des choses après l'échec de la nouvelle église stalinienne, avec son dieu vivant, ses apôtres, papes, saints et miraculés du stakhanovisme, ses diables, démons, hérétiques et ses procès fabriqués "comme au bon vieux temps".

L'antagonisme entre prolétariat et capital est encore plus

criant lorsque, sous une pluie d'huile sainte, d'eau bénite et de sinistres marmonnements de "saints versets", les Etats et les groupes capitalistes s'engagent dans de nouvelles guerres. Ils essaient alors de s'assurer de la soumission ou au mieux de la passivité des prolétaires qu'ils dominent directement. La piété éhontée cède devant la propagande effrénée, relayée par la répression policière (et syndicale) pour faire accepter aux producteurs la lutte pour "la patrie, l'Etat, la nation, la religion...libre". Ils sont "vivement incités" à se faire trouer la paillasse au champ d'honneur, à s'épuiser pour l'armement, ou au moins, à se taire complètement.

Cependant la réciproque de cette dynamique est tout aussi présente et violente : si la soumission est nécessaire aux guerres de rapines que se livrent les capitalistes, les guerres de rapines servent, outre le butin immédiat et futur, à maintenir les prolétaires soumis. La guerre permet d'éliminer les prolétaires les plus combattifs et les chômeurs les plus nombreux, de transcender la misère dans l'aventure guerrière, purgeant les frustrations de la triste vie quotidienne dans le combat, le pillage et le viol. L'armée s'inclut dans l'illusion religieuse, refusant - par la force des armes ! - toute irruption d'antagonisme social et fondant une communauté sur la souffrance mise en commun.

Aussi l'illusion de l'unité ne se dissipe-t-elle que lorsque les prolétaires démontrent leur indifférence et leur hostilité aux menées de ceux qui prétendent les gouverner et parler en leur nom. L'attitude défaitiste des prolétaires en Irak, face aux mercenaires des Etats-Unis (et de leurs lavettes-suiveuses présentes pour la curée) a été tout à fait claire. Leur indifférence à l'égard des volontés des dirigeants locaux et de leur patrie a écourté la guerre et provoqué immédiatement la guerre civile, sans toutefois que celle-ci prenne le moindre aspect révolutionnaire. Ce sera d'autant plus difficile que les armées restent garantes de l'ordre capitaliste et qu'aucune organisation communiste n'était présente pour catalyser un processus subversif.

Néanmoins, en refusant la guerre, comme en Russie, d'autres prolétaires essaient de refuser leur condition de marchandise salariée, les prolétaires irakiens ont réaffirmés qu'ils n'ont pas de patrie, et leur solidarité avec les centaines de milliers de prolétaires immigrés au Koweït ou en Irak, traités comme du bétail, parqués dans des camps en attendant que les besoins du capital dictent leur nouvelle utilisation : remise au travail ou condamnation à mort.

Le nouvel ordre mondial n'a rien de nouveau : il charrie le même flot d'immondices, poursuivant sa propre logique anti-humaine, semant le chaos et le désordre pour ceux qui le subissent. Certes ce vieux désordre est mondial, c'est ce qui fait sa force et qui prépare le mieux sa chute, car toute tentative des prolétaires de se constituer en force de classe, retentit

immédiatement et durement jusqu'aux confins terrestres. Les capitalistes savent déjà qu'en s'unissant contre les prolétaires, ils les obligent à se reconnaître comme prolétariat, et qu'ils ne peuvent que différer leur disparition, au profit d'un "nouvel ordre mondial", sans classes, sans salariat ni guerres.

(1) Lire à ce sujet "la gorbatchade" dans l'arme de la critique n°4

(2) Voir "Parti-Etat, Stalinisme, Révolution", en particulier le chapitre "la crise de la révolution russe, partie de la crise du capitalisme mondial.



Les rois nous saoulaient de fumées
Paix entre nous, guerre aux tyrans !
Appliquons la grève aux armées
Crosse en l'air et rompons les rangs !
S'ils s'obstinent, ces cannibales,
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

L'Internationale.



écrivez nous, prenez contact avec nous !
militez pour la révolution socialiste !

POUR TOUTE CORRESPONDANCE: FRANCE "ALARME" BP329
75624 PARIS CEDEX 13

ESPAGNE (sans autres mentions)
APDO 5355
BARCELONA- ESPANA

LES PAIEMENTS DE PUBLICATIONS ET LES ABONNEMENTS DOIVENT ETRE
EFFECTUES A L'ORDRE DE: ALARME CCP N°151628 U PARIS

LA VRAIE FORME DE L'ORDRE AU GRAPHE

Plus brûlant que le sable du désert arabe, plus cinglant qu'une pluie acide, plus âpre qu'une répression maghrébine ou gazéenne, voici la dispute sur l'arrêt fort de l'or qu'on grave. Pour le chapeau ? Contre le trait d'union ? On somme la bête de trait (celle qu'on traite en bête de somme) humaine d'en penser quelque chose.

Il va sans dire que nous sommes pour le chapeau face à une procession catholique et contre si elle est islamique ; pour les autres, c'est selon l'acidité de la pluie. D'ailleurs on ne nous a pas demandé notre avis pour nous faire porter le chapeau depuis que notre spectre hante ce monde. D'autant que nous essayons de construire un trait d'union nous liant à tous ceux qui ont tiré un trait de rupture avec ce vieux monde.

Mais que cache donc la raie forte de l'orme qu'on grave ? Et bien elle ne cache **RIEN** !

Elle est le livre de la perfection du vide de sagesse, et non le contraire, oeuf corse ! En effet, les réformes importantes de l'ordre aux baffes (ou leurs tentatives échouées mais audacieuses) procèdent toutes d'une vision nouvelle du monde et sont portées par des couches sociales pesant fortement d'une façon ou d'une autre sur l'évolution de la société. L'orthographe et la graphie d'une langue sont formées (et imprimées) par les courants d'idées et les forces sociales qui pensent, décrivent et modèlent le monde dans cette langue.

Du XVI^e au XIX^e siècle, l'orthographe a régulièrement été simplifiée, portée par les idées de Renaissance, d'Universalisme, d'Encyclopédisme et de Révolution. Le mouvement réel produisant ces idées affirmait lui, la Bourgeoisie, l'Economie, la Liberté de circulation du capital, la délocalisation des relations sociales, l'asservissement au salariat pour des millions de producteurs, et la lente distillation de la connaissance (ce qui reste toujours distinct de la maîtrise !) de l'écrit parmi les prolétaires. Cette diffusion a été et reste fonction des nécessités de la production mais aussi de la reproduction de cette société et donc de sa sécurité. Pour aussi important que soit l'écrit subversif, agent de propagande, d'agitation, de réflexion théorique et surtout, d'organisation, il rame contre un flot massif d'écrit manipulé dont le produit le plus moderne est le vide de pensée, lâché sans fin contre la critique radicale du capital.

A rebours de cette diffusion d'écrit, et tout aussi régulièrement que la première tendance, on rencontre des reculs de la simplicité orthographique, exaltant les pires difficultés pour les plumes les mieux averties et affirmant clairement s'opposer à l'accession à l'écrit pour le vulgaire. Les enjeux orthographiques semblent ainsi avoir été une ombre, parfois déformée et décalée,

d'enjeux sociaux autrement plus importants. Est-il besoin de préciser que la réciproque est fautive, et qu'aucun enjeu social n'a jamais dépendu d'un changement d'orthographe.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Une ignoble coterie de tartuffes prétend réformer l'orthographe, non pour fixer temporairement un usage capricieux (de nombreux mots modernes fluctuent gaiement), mais soit-disant pour permettre au plus grand nombre d'accéder à la maîtrise de l'écrit. Ce slogan, volontairement infantile, essaie de faire croire que la maîtrise de l'écrit passe par celle de l'orthographe et qu'en somme, lire et écrire, c'est "savoir ses lettres". Or, qu'une langue soit d'écriture phonétique ou idéographique, sa maîtrise reste toujours aussi difficile pour les prolétaires, privés par définition de tout pouvoir sur leur vie. Quant aux versatiles adversaires du changement d'orthographe, véritable guilde de pédants, ils craignent que quelque changement graphique ne fasse perdre toute possibilité de les comprendre, ce qui en dit long sur la consistance de leur pensée, finalement bien d'accord avec leurs "ennemis" pour réduire la pensée à la graphie.

Comment mourra-t'on pour le capital dans la nouvelle orthographe ? Avec un r (de con) ou deux ?

Effrayés de leur témérité, les "réformateurs", bien en peine de justifier leur velléité par une seule idée, mutileront sans problème leur travail, ayant presque cru l'espace d'un instant, qu'ils s'opposeraient au plein et au délié de la pensée subversive.

publications du FOR

EN FRANÇAIS

Parti-Etat, stalinisme, révolution : G.Munis	30,00
Les syndicats contre la révolution : B.Péret, G.Munis ..	30,00
Les révolutionnaires devant la Russie et le stalinisme mondial (reproduction de l'édition de 1946) G.Munis	30,00
Le manifeste des exégètes (reproduction de l'édition de 1946) B.Péret	30,00
Fausse trajectoire de Révolution Internationale	10,00
Alarme spéciale organisation (n°13)	5,00
Alarme collection complète par 10 numéros	40,00
Pour un second manifeste communiste	25,00
Analyse d'un vide, cinquante ans après le trotskisme ..	25,00

EN ESPAGNOL

Jalones de derrota, promesa de victoria : G.Munis	150,00
Pro segundo manifiesto comunista	25,00
Llamamiento y exhorto a la nueva generación	15,00
Traectoria quebrada de Revolución Internacional	10,00
Explicación y llamamiento a los militantes, grupos y secciones de la IV internacional (1949)	15,00
Análisis de un vacío, cincuenta años después, el trotskismo	
Los revolucionarios ante Rusia y el stalinismo mundial (1946)	
El SNP y la guerra imperialista (1945)	30,00
Reproducción por tema de "ALARMA" 1era y segunda serie (1958-1976) : Revolución social y luchas de clase en España, Consciencia revolucionaria y decadencia capitalista, Situación internacional y luchas proletarias, Rusia, China, Cuba y satélites ; C/U	55,00

G7 + 1 : LES TAXIS DE LA MANNE

Les sept Etat les plus puissants du monde se sont concertés à Houston, à Montevideo, etc. au sujet de leurs productions agricoles. Pour la première fois, la CEE a été invitée comme huitième membre à part entière du "clan des 7".

L'objectif commun à tous les participants est de diminuer la production agricole. Mais concrètement, cela consiste à faire diminuer la production agricole du concurrent. Les USA d'une part, et les pays européens présents (plus la CEE) d'autre part, se sont donc violemment affrontés. L'enjeu d'une telle dispute est de taille et souligne des contradictions fondamentales et constitutives du système capitaliste.

D'un côté, les gestionnaires de capital sont confrontés à son malthusianisme agricole et alimentaire. Le cycle de valorisation du capital se réalisant classiquement beaucoup plus rapidement dans l'industrie que dans l'agriculture, une masse bien plus considérable est valorisée dans ce premier secteur. Parallèlement, l'industrialisation croissante de l'agriculture augmente la vitesse à laquelle le capital peut y circuler, mais toujours dans les limites biologiques de la productivité végétale et animale. Les progrès de l'agronomie repoussent régulièrement ces limites, et inféodent encore un peu plus l'agriculture à l'industrie, mais on est encore loin des mirifiques cycles proprement (ou salement) industriels.

De plus l'extraction d'une rente foncière très faible favorise encore l'utilisation des sols à des fins autres qu'agricoles, immobilières en particulier, qu'il s'agisse d'infrastructures valorisants comme des routes, des chemins de fer, ou de la construction de lieux de travail, d'habitation ou de loisir. Mieux vaut un sol en jachère ou en friche avec un capital disponible employé ailleurs, que le contraire. Le sol pourra toujours être valorisé ultérieurement et sa valeur sera d'autant plus importante que l'usage qu'on en fera sera plus éloigné de la terre. A ces freins dus à la lenteur des cycles, à la faiblesse de la rente foncière, s'ajoute le risque casi-permanent de surproduction capitaliste de biens alimentaires.

En 40 ans, bien que la population mondiale ait presque triplé, la capacité de production agricole a augmenté dans de plus vastes proportions encore, en superficie et surtout en productivité. Cependant la capacité solvable de la majeure partie des hommes n'a pas augmenté dans les mêmes proportions que la production, et pour une part notable d'entre eux, elle a même baissé. Ce que les économistes appellent "la non-solvabilité d'une demande alimentaire" signifie la sous-alimentation, la disette, la famine et la mort pour des millions d'hommes. S'il y a un excès de production, relativement à la demande solvable, il y a une surproduction caractéristique du capitalisme : la masse de

richesses accumulées est énorme mais les plus pauvres ne peuvent l'acheter. La pauvreté et le capital, la richesse s'accroissent en même temps.

La production agricole est potentiellement ou réellement suffisante pour satisfaire la demande alimentaire humaine, c'est-à-dire pour nourrir six milliards d'hommes qui ont tous besoin de manger. Mais le capital ne satisfait pas des besoins, même créés par lui, il répond à des demandes solvables. C'est pour cela que l'on ne peut parler de "société de consommation" mais plutôt de sous-consommation relativement aux besoins et aux possibilités de la société. Pour éviter la surproduction capitaliste, les Etats prennent des mesures de stockage des produits, de mise en friche de terres ou de destruction pure et simple d'aliments, avec l'assentiment des agriculteurs qui prennent les devants pour réaliser les objectifs étatiques. La distribution de ces excédents aux masses faméliques d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique, dont on nous rebat tant les oreilles, concerne moins de 0,1% de la production agricole des pays les plus puissants. Et encore s'agit-il le plus souvent de manoeuvres ruinant la production locale (en la noyant sous des tonnes de produits gratuits ... et concurrents) ou de déchets d'une qualité exécrable voire nocive.

Ainsi, plus la capacité de production alimentaire augmente, plus les difficultés d'approvisionnement augmentent dans le monde. A l'intensification de la production, de plus en plus industrialisée, correspond la mise en friche des meilleures terres arables, la minéralisation (et désertification) des terres des régions pauvres, arides ou équatoriales. Plus la capacité de production augmente, plus la possibilité de se nourrir normalement et régulièrement s'éloigne pour des dizaines de millions d'individus ; plus il y a croissance, moins il y a développement, synonyme de caducité du système capitaliste et de décadence.

D'une autre côté, totalement en opposition avec la tendance malthusienne, les mêmes gestionnaires du capital tentent de maintenir une production agricole élevée (il s'agit ici de la masse de produits et non de la productivité avec laquelle elle est créée), à coup - et coût - de subventions, dont le montant annuel atteint 1400 milliards de dollars pour les pays de l'OCDE. En effet, si chacun se soumet à la tendance générale du malthusianisme, tous souhaitent que leur voisin soit plus malthusien afin de maintenir une production élevée, d'autant plus valorisable qu'elle est rare ou en situation de monopole, avec ses avantages connexes.

La liste des avantages n'est pas mince. Chaque Etat national a intérêt à maintenir une couche de population au travail, conservatrice et perpétuant un tissu social stable loin des centres urbains de décision. On peut noter que l'exode rural est à peu près achevé là où le capital est immensément accumulé. L'expropriation des producteurs, de leurs moyens de production,

est un des ressort de l'accumulation élargie du capital et cela s'est produit tout d'abord en expropriant, prolétarisant et urbanisant les ruraux, paysans pauvres en tête. Ce mouvement est observable encore aujourd'hui dans les zones les plus pauvres du monde, c'est-à-dire les deux tiers de la planète. Ici, l'expropriation des producteurs de leurs moyens de production ne s'accompagne plus d'exode rural (celui-ci s'inverse même parfois car le capital-urbaniste a totalement phagocyté la campagne). L'expropriation a désormais lieu par absorption des exploitations agricoles dans les comptes et terminaux bancaires.

Du fait de son industrialisation dans les pays les plus puissants, l'agriculture a pu prendre une part croissante des exportations dans chaque nation. C'est d'ailleurs cette part qui est si âprement disputée entre concurrents. Cette part pèse dans la balance du commerce extérieur, et toujours du fait de son industrialisation, elle est un passage obligé de certains cycles de capital industriel (machines, chimie, bâtiment...). Bien entendu, le chiffre du commerce extérieur n'est qu'une abstraction comptable si l'on oublie que celui qui produit plus maintient à sa botte celui qui ne produit rien ou peu. La production agricole excédentaire est une arme qui permet de maintenir une armée de prolétaires en réserve dans les pays pauvres, ruinant l'agriculture locale et faisant s'accumuler les paysans expropriés dans les méga-bidonvilles dont l'alimentation dépend chaque jour un peu plus des zones de forte accumulation capitaliste.

En échange de ce flux alimentaire, s'écoule un flux d'autres produits (alimentaires parfois, mais monopolisés pour une ou quelques nations), de force de travail, de servitudes militaires et commerciales, ou ... de dettes énormes et jamais récupérables. Ainsi l'hypothèque agricole des pays de l'Est ouvre de grandioses perspectives d'exploitation et de pillage. Bien sûr, un Etat puissant peut protéger "ses" paysans en imposant commercialement, politiquement ou militairement un cours forcé pour un produit, par stockage ou en obligeant les concurrents à vendre ailleurs, voire à ne pas vendre du tout.

Ainsi les gestionnaires du capital s'empêchent entre la logique transnationale du capital et les politiques des Etats-Nations, se disputant zones d'influences, protectorats et marchés, oscillant entre libre-échange et protectionisme. Ils gèrent en fait bien peu, se contentant d'accompagner le mouvement général du capital, incapables de transcender les potentialités de son propre système, son excès d'abondance marchande, en abondance pour l'humanité. L'excès de richesse crée une société de pénurie (et non de consommation), asservissant ou affamant les hommes au milieu des outils leur permettant liberté, oisiveté et satiété, conditions-mêmes de l'épanouissement individuel et général.

MERCENAIRES EN SOLDE

Les régimes staliniens dans les pays de l'Est ont été remplacés, soit par des partisans pro-américains, soit par de nouveaux staliniens amoindris. Cette chute, dont nous avons abordé auparavant les conséquences principales, a aussi permis la dissipation de quelques mensonges secondaires mais néanmoins significatifs.

Parmi eux, l'allégeance de bon nombre d'organisations terroristes aux émanations locales du KGB. Cela fait bien longtemps que nous dénonçons les collusions entre ces organisations. Aussi ne peut-on s'étonner sans niaiserie ou mauvaise foi, lorsque l'on apprend que les troupes de choc de l'armée de l'Etat palestinien (figuré par l'OLP) étaient entraînées avec celles de la Securitate roumaine, ainsi que quelques bandes appartenant aux services secrets (ou "spéciaux") dudit Etat ou de son rival syrien.

On peut voir également que la logistique du groupe de "Carlos", de même obédience, se trouvait organisée par l'AVH, en Hongrie. Le titre de gloire de cette police politique fut conquis en organisant la résistance stalinienne au mouvement révolutionnaire de 1956, dont elle fut une cible privilégiée. Elle organisa et coordonna le massacre des ouvriers de Budapest par la soldatesque du stalinisme. Quant à la Securitate, son rôle de terreur stalinienne et anti-ouvrière, du temps de Ceaucescu et au-delà, n'est plus à souligner.

Enfin, "last but not least", on a "découvert" que les membres de la valeureuse Fraction Armée Rouge n'étaient que les petits bravaches de la police politique d'Allemagne ... de l'Est, la Stasi, elle-même formée d'un amalgame de Gestapo hitlérienne et de NKVD stalinien. Suite à l'effondrement de son soutien logistique et commanditaire, la Fraction Armée Rouge reprend son activité (avec les restes de l'ancienne période ou avec un nouveau bailleur de fonds, lybien ou autre), entonnant le refrain stalinien le plus éculé, celui de l'anti-fascisme : tous unis (c'est-à-dire, front commun avec les démocrates) contre le fascisme ! Agiter ce mot d'ordre avec une banderole ou une bombe, cela change le moyen de la propagande, pas son but. Ce mot d'ordre sert d'autant plus aux staliniens que leur survie dépend de la façon dont ils sauront se faire regretter, une fois que les prolétaires auront épuisé tous les charmes du Deutsch-Mark.

Les mercenaires allemands, qui ont si bien inspiré Action Directe en France, sont officiellement reconnus pour ce qu'ils sont et que nous avons toujours dénoncé : des agents staliniens, dont les méthodes, les idées et les objectifs sont ceux du stalinisme, s'opposant par la force des armes à tout ce qui peut ressembler de près ou de loin à des initiatives prolétariennes orientées vers le communisme.

RESURRECTION ET MORT DE LA FOI.

Les guerres comme celle que nous subissons ne sont possibles qu'à la faveur d'une conjonction de *toutes* les forces de régression et signifient, entre autres choses, un arrêt de l'essor culturel mis en échec par ces forces de régression que la culture menaçait. Ceci est trop évident pour qu'il soit nécessaire d'insister. De cette défaite momentanée de la culture, découle fatalement un triomphe de l'esprit de réaction, et, d'abord, de l'obscurantisme religieux, couronnement nécessaire de toutes les réactions. Il faudrait remonter très loin dans l'histoire pour trouver une époque où Dieu, le Tout-Puissant, la Providence, etc., ont été aussi fréquemment invoqués par les chefs d'Etat ou à leur bénéfice. Churchill ne prononce presque aucun discours sans s'assurer de sa protection, Roosevelt en fait autant, De Gaulle se place sous l'égide de la croix de Lorraine, Hitler invoque chaque jour la Providence et les métropolitains de toutes espèces remercient, du matin au soir, le Seigneur du bienfait stalinien. Loin d'être de leur part une manifestation insolite, leur attitude consacre un mouvement général de régression en même temps qu'elle montre leur panique. Pendant la guerre précédente, les curés de France déclaraient solennellement que Dieu n'était pas allemand cependant que, de l'autre côté du Rhin, leurs congénères réclamaient pour lui la nationalité germanique et jamais les églises de France, par exemple, n'ont connu autant de fidèles que depuis le début des présentes hostilités.

D'où vient cette renaissance du fidéisme ? D'abord du désespoir engendré par la guerre et de la misère générale : l'homme ne voit plus aucune issue sur la terre à son horrible situation ou ne la voit pas encore et cherche dans un ciel fabuleux une consolation de ses maux matériels que la guerre a aggravés dans des proportions inouïes. Cependant, à l'époque instable appelée paix, les conditions matérielles de l'humanité, qui avaient suscité la consolante illusion religieuse, subsistaient bien qu'atténuées et réclamaient impérieusement une satisfaction. La société présidait à la lente dissolution du mythe religieux sans rien pouvoir lui substituer hormis des saccharines civiques : patrie ou chef.

Les uns, devant ces *ersatz*, à la faveur de la guerre des conditions de son développement, restent désemparés, sans autre ressource qu'un retour à la foi religieuse pure et simple. Les autres, les estimant insuffisants et désuets, ont cherché soit à leur substituer de nouveaux produits mythiques, soit à régénérer les anciens mythes. D'où l'apothéose générale dans le monde, d'une part du christianisme, de la patrie et du chef d'autre part. Mais la patrie et le chef comme la religion dont ils sont à la fois frères et rivaux, n'ont plus de nos jours de moyens de régner sur les esprits que par le contrainte. Leur triomphe présent, fruit d'un réflexe d'autruche, loin de signifier leur éclatante renaissance, présage leur fin imminente.

BENJAMIN PÉRET. Le déshonneur des poètes.

depot légal: 2^e trim 97
directeur de publication
P. Marechal
comm. paritaire 61890